

Jacques Darras

## L'homme de Galilée

Jeune encore mon architecture  
Fut un souci pour mes parents,  
Qui m'avaient fait à leur mesure  
Et qui (il chausse du quarante-quatre  
A dix-sept ans !) se demandèrent  
Un temps si mes extrémités  
Podales s'accommoderaient sans mal  
De la gamme des pointures en stock

Dans la chaussure locale. Grandir  
Fut un exploit monumental,  
Comme si j'étais un personnage  
Beffroi, une réincarnation  
Du Nord carillonnant. La guerre  
Avait été l'œuvre d'un nain :  
Hitler couvant sur un nid d'aigle.  
Berchtesgaden redescendu

Sur terre, s'essorèrent les moineaux.  
Qu'allais-je faire de mes ailes, moi qui  
Ne savais pas voler ? Comment  
Employer mes dactyles ? Un sport  
Venu de la Nord Amérique  
Me mit une balle entre les mains,  
Une sphère rebondissante, en cuir,  
Qu'on envoyait sur un panneau

De bois, l'adresse consistant à  
Faire rentrer la balle dans un filet  
(*Basket*). C'étaient deux points ! Ma voûte  
Plantaire s'affaissa (nouveau  
Souci !) mais ma carrure cadra  
Progressivement avec ma taille :  
Un mètre quatre-vingt-six de chair  
Pour quatre-vingt-six kilogrammes.

J'appris, pivot sur un terrain,  
Avec un pied au sol qui tourne  
Sur lui-même, tandis que l'autre  
Est libre, et que les mains serrent l'air  
Comprimé dans une balle sphérique  
Qu'elles font rebondir d'un *dribble*  
Pressant sur l'aire en terre battue  
(Au Nord le plus souvent boueuse!),

J'appris à tutoyer l'espace,  
Pour ainsi dire comme d'une nouvelle  
Forme de démocratie urbaine.  
La légèreté du squelette d'homme  
S'arrachant à la pesanteur,  
Par une parodie chrétienne  
De l'Ascension mêlant Darwin  
Avec Luther, me convertit :

Je devins un adepte des courses  
Cassées par le freinage des reins,  
Comme d'un humour perpétuel  
Du corps qui, refusant la grave  
Lourdeur des paysans d'Europe,  
Danserait la vie de préférence  
A adhérer à la matière,  
S'affranchirait par le mouvement

Plutôt que de subir la chute.  
Bref, protestant, en quelque sorte !  
Mais protestant d'un style nouveau.  
Pour qui le temps serait en marche  
Dans la souplesse des tibias :  
Je ris avec ma mort à qui  
Je fais une passe plutôt qu'un croche-  
Pied, je la feinte, je la feins.

Quarante années plus tard assis  
Sur une chaise, je fais courir  
Mes doigts, pour moi, aux touches d'un  
Clavier, prolongeant d'un poème  
Qui tourne sur lui-même tous les  
Huit pas, l'élan que j'ai acquis

Dans l'automne nordique des feuilles  
D'un noyer dont la branche maîtresse

Ployait sur le plateau d'argile  
Aplati à la dame. Je cours  
Par doigts interposés, calcule  
Dans ma tête la foulée qu'il faut  
Prendre à ma phrase pour se porter  
Jusqu'au blocage de la ligne,  
Pour mieux viser l'image, scorer  
Les *deux points* de l'image — c'est la

Loi — avant de se replier.  
Mon corps s'est épaissi, le dessin  
De ma ligne (à moi) n'est plus ce  
«I» flexible, lettre voyelle  
Dont les Anglais ont fait leur *Je*,  
Dont mon anglais a fait son jeu,  
Je me traduis tel que je fus —  
*I was*. — dribblant en langue poème

Au plus près d'un corps idéal  
Qui est une prothèse de l'esprit.  
Mes cinquante ans pèsent leur quintal.  
Sur mon fauteuil en paille picarde  
D'ancienne glane, je m'assagis,  
Je m'assagis et je m'essaie  
A faire oublier de ces cinquante  
Années qu'en danse je condense,

A faire abstraction de mon poids  
Comme s'il n'était dans la balance  
Dont je pèse mon vers, qu'un peu  
D'eau cellulaire déjà promise  
A la fumée, qu'un peu de terre  
Retournée à la terre avant  
Que j'aie ouvert la main. Je fais  
Celui qui sait qu'il va mourir,

Dans dix ans, tout à l'heure, demain,  
Et qui s'occupe de son reste  
Plutôt que de ses restes, *id est*  
Le genre humain. Oui, le squelette

Du premier homme couche dans mes os,  
Comme dans une tombe en terre fraîche,  
Puisque je vis jusqu'à présent.  
La mort du premier homme en moi

Vit avec moi et moi avec,  
Nous partageons le même lit  
Qui est un peu froid, un peu chaud,  
Mais je n'aime pas me ramoncheler,  
Pour dormir, j'aime mieux mes aises,  
S'il y a un squelette dans mes draps,  
Que ce soit au moins un Darras !  
Je veux en avoir le cœur net !

C'est un Darras, il me l'a dit.  
C'est un Darras du temps d'Adam,  
Du temps qu'Arras faisait des draps,  
Tandis qu'Adam faisait des vers,  
Qui laissèrent froid Robespierre,  
D'Arras aussi, suprêmement,  
Et non moins froid que ci-devant  
Jacques Darras, encore vivant.

Encore vivant mais qui s'exhume  
Avant le Dernier Jugement  
Tant il a peur que ne l'enrhume  
Le Nord glacial de tous ces os  
Entrés dans la terre avec lui —  
Il s'enrouerait inutilement,  
Éternuerait dramatiquement  
S'il ne se préparait à cru,

S'il ne se dévêtait à nu  
Pour quand les suaires s'ouvriront  
Et commencera la course folle,  
Dans le craquement des fémurs,  
Dans le grincement des rotules,  
La course que gagneront les élus  
Dont les squelettes mieux entraînés  
Sauront sauter à cloche-pied

Comme aux plus beaux jours du basket.  
Où prendre, d'ici là, ses leçons ?

Y a-t-il des cours d'Apocalypse  
Accélérés ? La danse macabre  
De Jean Gerson n'est plus aux murs  
Des Innocents. A Saint-Maclou,  
A Rouen, l'aître est vide comme un crâne  
Poli par les pensées d'Hamlet,

Où sont les rondes osseuses d'antan ?  
Où sont les nœuds coulants du chanvre  
Tressés par le cordier Villon ?  
Où sont les cous fraisés peints par  
Rembrandt, gravement découpant  
Ses cervelles ? La mode de la mort  
A passé. Les couturières n'ont  
Plus la main, et leurs ciseaux s'écaillent.

Si d'Arras je passe à Chaillot  
Comme l'on passe du coq à l'âne,  
C'est qu'à Chaillot j'ai mon quartier  
Latin comme jadis la Sorbonne  
Tenait ses cours sur la colline  
Sainte-Geneviève. Rome est toujours  
Dans Rome et Paris aux sept monts  
Campe tour à tour sur l'Aventin

Ou l'Esquilin. C'est l'Esquilin  
Que je préfère pour notre époque.  
L'Homme y a son Musée depuis  
36, et le front populaire  
— Entendez que le crâne humain  
S'y expose à nous tel qu'il est  
Sans effet de coiffure, la tête  
S'y porte dégagée sur l'os —

C'est là aussi qu'Auguste Eiffel  
Planta sa colonne nouvelle  
Vertébrale comme d'un gigantesque  
Fossile échappé au Jardin  
De Cuvier, se dressant debout  
Pour annoncer l'évolution  
Au monde d'une langue de métal,  
Une espèce de saurien charrié

Par la Seine vers l'aval, iguane  
Se désembourbant du Déluge.  
En face, sur les terrasses en marbre,  
Affluent les tribus d'Africains,  
Les cellules familiales d'Asie  
Extrême que la photographie  
Montre être Japonais. Ils viennent  
Vénérer le monstre de très loin.

Le monstre est dans leur dos ! L'image  
De la tour architecturale  
Ils l'ont en eux, dans leur squelette  
Sur lequel, bipèdes, ils s'appuient.  
Sont-ils conscients de ce miracle ?  
Ils tomberaient s'ils se tournaient !  
J'entre au Musée de l'Homme, les laisse  
S'abîmer sagement dans l'espace.

Sur la terrasse de Chaillot  
L'espace est sûr, face à la Seine.  
Mais le temps, oui le temps quelle drôle  
D'affaire ! Heureusement l'espace  
Est là comme une rambarde, une rampe  
D'escalier à quoi s'accrocher  
Quand le temps tangué, tango du temps,  
Et que les ères montent dans l'air

Du puits des fosses nasales,  
De nos sinus, nos maxillaires  
Comme une longue houle du Havre  
Une longue houle pétrolifère  
Une souple gluante de carbures  
Qui polluerait d'un mascaret  
La prose claire de Flaubert  
— Madame Bovary se noie à

Croisset ! — J'entre au Musée de l'Homme,  
Gravis gravement les degrés  
Vers la Science : je suis Bouvard plus  
Pécuchet. Nos deux squelettes quand  
Ils se penchent sur une vitrine,  
N'en font plus qu'un, nous sommes soudés  
Siamoisement avec nos branches  
Collatérales au tronc humain.

Sciant, la Science ! Je suis assis  
Avec des singes sur un scion  
Unique. Je m'appelle l'Adapis,  
Présentation : j'ai quarante dents.  
Est-ce moi Adam ou toi mon frère ?  
Il y a quarante millions d'années  
Avais-je besoin de tant de dents ?  
Je suis songeur ! Je suis rongeur,

Je suis de la race des rats  
— Mon nom d'Arras ne dérace pas ! —  
J'ai soixante-dix centimètres  
De haut, géant d'Arras, géant  
Des rats, au jeu de « pigeon vole »  
Tu perds, je vole, je suis un rat  
Volant, l'affable La Fontaine  
N'aura pas su m'affabuler,

Tout à l'heure, tandis qu'il dormait  
En Picardie tropicale, huit  
Dents me sont tombées, descendu  
De mon arbre pour les retrouver  
Dans l'herbe, misère ! ni dents ni arbre !  
Que faire ? A défaut d'arbre rester  
Debout, être soi-même son tronc.  
Je passe au pied de La Fontaine,

Qui rêve qu'il est un écureuil  
Au même instant ! Moi qui suis homme  
Devenu, je ne rêve pas, dix  
Millions d'ans plus tard, oui, sans doute  
Raconterai-je d'extraordinaires  
Métamorphoses : d'ogres changés  
En rats ! Mais pour l'heure mon cerveau  
S'applique à me faire singer l'homme.

La musaraigne mue, Tarzan  
Est un lémure expert en lianes  
Qui s'aventure hors de la jungle  
A la rencontre de Darwin,  
Son père, qui n'est pas encore né :  
*Charles Darwin, I presume ? — Sorry*  
*My name is Livingstone ! The old*  
*Chap's living in London these days...*

Faites patienter Edgar Burroughs !  
La star du *show* s'appelle Lucy,  
Elle est toute noire, vit près d'un lac  
Et se nourrit de végétaux.  
Sa vie est courte comme sa taille,  
Un mètre dix à vingt-deux ans,  
Laissez, laissez Lucy passer  
Paisiblement son Pliocène,

Laissez Lucy chanter au bord  
De l'eau une chanson qui parle  
D'une merveilleuse rivière nommée  
Mersey, tout là-haut dans le Nord,  
Qui se confond avec le ciel,  
Le ciel qui est un diamant  
Pour ses paupières qui se scellent,  
Une obole d'or pour le voyage

Jusqu'aux trésors de Salomon.  
Lucy s'endort dans son berceau  
En bonne petite Victorienne  
Et se réveille à Liverpool,  
Chez le Beetle Lewis Carroll,  
Un scarabée qui organise  
Sur les gazons chics du Cheshire  
Des *booms* pour l'Afrique affamée.

Notre imagination a faim.  
En nous notre imagination  
Est faim, Afrique qui a faim.  
Notre prochain n'est pas plus proche  
Que notre faim d'Afrique, que notre  
Désir de proche proximité  
A cette Afrique qui est en nous,  
Qui est en nous comme une image

De notre distance à nous-mêmes,  
De notre lointain cousinage  
A nous et qui, l'Afrique rentrée  
Dans la forêt des habitudes  
Quotidiennes, prendra couleur  
Autre que le noir de notre deuil.  
Enfant, Paris était Vincennes  
Plus que Chaillot pour nous, pour moi



Et mes parents provinciaux qui  
Avidement nous repaissions  
De fauves, d'onglés, de loups,  
De gypaètes à plumes blanches,  
D'aigles à paupière gourde, pupilles lentes.  
Festin étaient les singes gibbons,  
Les cynocéphales à fesses rouges !  
Les aras déjà m'arrêtaient :

Bleu jaune en eux je me lisais  
Mon exote, m'écoutais en langue  
Psittaciste. Nous étions de l'Arche  
Contemporains tous, de Noé  
Déguisé en Brazza laïc.  
L'Afrique, cette Afrique-là est morte.  
Une autre faim lointaine nous crie,  
D'encore plus profond que l'Afrique.

Noire est la nuit originelle.  
Mais le difficile avec elle  
Est qu'il nous faut la colorier.  
L'Afrique était une denrée  
Commerciale naturelle, l'ivoire  
Pour ainsi dire, par oxymore,  
De nos craintes après coup d'avoir  
Quitté la forme équatoriale

Pour la lumière du plein jour.  
L'ivoire des os, ô paradoxe !  
L'ivoire moins précieux de nos crânes  
Qu'aucun couper ne menace plus  
(Tant le crâne d'homme partout abonde)  
Demeure d'un blanc désespéré.  
Il faut longtemps frotter au brou  
D'angoisse pour faire noircir les os

Humains empilés dans la fosse  
Depuis quatre millions d'années,  
Depuis qu'*Habilis* bifurquant  
Des branches antérieures découvrit  
L'outil, inventa la parole.  
Tant d'esquilles blanches sur l'établi,  
Tant de rognons dans la caillasse,  
Tant de silex pour une sculpture

Nommée Rodin ! Accumulés  
L'un contre l'autre dans l'ossuaire  
Nos yeux toujours les conçoivent blancs,  
Blanc conception immaculée,  
Blanc innocence — nos dents de lait  
Qui seraient chues d'une dentition  
Rendue caduque par la bouillie  
Que nous mangerons au dernier jour !

La fosse humaine est le grand *rift*,  
La grande falaise, la grande fêlure  
Par quoi se hissent nos squelettes  
Comme pour une partie de *basket*  
Comme pour un *shoot* en suspension  
(Il faut être souple sur les rotules !)  
Vers le cosmos avec une sphère  
Qui sera dans un futur proche

La sphère d'un astre, Mars ou Vénus :  
Squelette d'avance fais tes flexions,  
Apprends sur terre l'apesanteur  
Pour quand tu fouleras l'espace,  
Là-haut, dans tes combinaisons  
D'amiante, courras au ralenti  
Sur l'air à bords de marsupiaux  
Des antipodes — quelle forme alors

Prendra ton crâne, ta voûte plantaire  
S'arrondira-t-elle planétaire ?  
Chausseras-tu du cinquante-huit ?  
Du cent-dix huit, du mille vingt-huit ?  
Sera-ce le retour des Titans ?  
De la cosmogonie d'Hésiode  
A l'envers ? Jésus-Christ puissance  
Dix-huit, triple-sautant en l'air

Pour faire comprendre la Trinité ?  
Conserveras-tu tes orbites  
Quand en orbite tu tourneras ?  
Tes yeux n'ayant plus de perchoir  
Où se poser s'envoleront-ils  
Oiseaux dans l'atmosphère, flammes  
Comment les rappelleras-tu  
A toi, s'ils sont météorites ?

Dans une vitrine de Chaillot  
Il y a un crâne en terre rouge.  
Non pas que l'homme fût rouge  
Qui l'habita, que les pensées  
Fussent rouges que l'homme pensa,  
Mais que l'ocre d'argile de sa  
Tombe déteignit sur ses tempes. Il,  
L'homme au crâne à demi intact,

Comme si la mort avait rongé  
Son os en l'attendant, s'appelle  
*L'homme de Galilée*. Quelle légende!  
Quel clin d'œil du destin — borgne d'une  
Orbite — à ce Neandertal  
De 100 000 ans! Jésus, peut-être,  
Marcha-t-il sur ses os, mille siècles  
Plus tard, ô miracle! Supposons

Qu'on exposât dans une vitrine  
Le crâne de Jésus : la foule  
Accourrait-elle en masse au verre  
Transparent? La science fait commerce  
Aujourd'hui des reliques que ne  
Lui dispute plus la religion.  
L'étiquetage des fémurs,  
La dentisterie des molaires,

Sont une dévotion à la sainte  
Église du corps, une prière froide  
A l'ombre de la nef vertébrale.  
La cathédrale des os l'emporte  
Désormais. La crypte en plein jour  
Triomphe. Galilée est palpable  
Comme une relique d'autrefois :  
Nous sommes notre propre sanctuaire.

Moi, Jacques Darras, de mon vivant  
Prends soin d'édifier ma vitrine,  
C'est une vitrine en vers taillés  
A l'ancienne mode, avec arêtes  
Saillantes que l'on entend grincer  
Quand elle se ferme, pour la mémoire,  
Pour que la caisse qui se referme  
Sur la chair vive de mes pensées

S'entende et se retienne de loin,  
J'entends s'enferme dans la mémoire  
De par son bruit quand on la ferme.  
Aussi me méfié-je du feu  
Du feu que font les Japonais  
Pour feu leurs morts dont ils ne gardent  
Que deux ou trois os consumés  
Qu'une molaire en forme d'*haïku*,

Qu'une dent taillée dans la vengeance  
Qui du vivant du mort était  
Une pleine mâchoire! Mon poème mâche,  
Mon poème mord, mon poème creuse  
A belles dents, s'implante les huit  
S'implante le huit chu du palais  
Avec quoi le Ramapithèque  
Qui sur ses quatre pattes courait

Comme sur deux, hachait la viande  
Des guêpes avec le sucre des fruits,  
Je suis du même rameau, je suis  
De la branche vers et vers je vais  
Je ne sais où, je vais au vert,  
Je vais à l'os mais rebondis  
Sur l'os comme si d'un crâne je jouais  
Une partie de basket-ball.

Nous sommes dans l'arbre des lémures.  
Nous sommes du parti des rongeurs.  
Nous sommes au chaud dans la fourrure.  
L'histoire de l'homme est un hiver.  
Villon il faut revoir tes neiges.  
Villon tes neiges ont fondu.  
Il faut dépendre tes pendus.  
Nous sommes tous au bout d'une corde.

Nous balançons au bout d'une liane.  
La liane qui est dans notre dos.  
Je connais à Boulogne une Liane.  
Mais c'est de l'eau, nous c'est de l'os.  
Cette rivière que nous avons.  
Cette cataracte vertébrale.  
Cette chute prise dans le calcaire.  
Ce stalactite suintant la moelle.

Nous sommes sa tribu tributaire.  
Nous sommes primitivement un arbre.  
Nous sommes chacun sur un rameau.  
Nous bourgeonnons chacun une branche.  
Les feuilles tombent, l'arbre persiste.  
Comme l'écureuil descend à terre  
Et puis remonte jusqu'à Adam  
Quand il a peur d'une herbe qui bouge,

Nous nous tenons avec nos dents.  
C'est justice qu'elles rient les dernières,  
Qu'elles fassent semblant de claquer,  
De frissonner sous un grand froid,  
Quand c'est l'hiver, l'hiver est là  
Depuis toujours, et les dents rient  
Tout ce qu'elles savent du bon tour  
Qu'aux dentistes de la vie elles jouent.

Petit, mes parents m'emmenaient  
Tous les six mois chez Monsieur Troy,  
Rue aux Pareurs, sur le Scardon,  
Pour qu'avec sa lampe de mineur  
Il scrute l'état de mon émail :  
Leur dois-je d'avoir une mâchoire  
Qui ne déparerait aucune  
Vitrine du Musée de Chaillot ?

De supplanter le Galilée,  
Dans une époque reculée  
Où Galilée sera banal ?  
Moi, le compatriote de Jacques  
Crève-cœur dit Boucher de Perthes,  
Premier exégète des fossiles —  
Et qui, dit la petite histoire,  
Avait la rage de conserver

Ses dents dans un tiroir dès qu'elles  
Tombaient — des dents d'archéologue  
Quel prix pour l'archéologie  
Future ! — crois avoir pris chez Troy  
Moins la mesure des caries  
Qui me guettaient, que des leçons  
D'épopée : en ce temps-là Troy  
C'était, *in illo tempore*,

Homère ! D'avoir soigné ma bouche  
Si tôt me fit attentivement  
Compter sur mes doigts mes syllabes  
En les rapportant à mes dents,  
Et c'est pourquoi j'aime le nombre  
Qu'on associe avec le mot,  
Troy soyez clos trois fois trois fois  
Moins un dans cet octosyllabe !

(extrait de  
*Autobiographie*  
de l'espèce humaine, Ch. V)